

Article

« Madeleine Gagnon, *Antre* »

Julia Bettinotti

Voix et Images, vol. 4, n° 3, 1979, p. 543-545.

To cite this article, use the following address :

<http://id.erudit.org/iderudit/200179ar>

Notice: citation formatting rules may vary according to different fields of knowledge.

This document is subject to copyright. All services operated by Érudit available for your use are also subject to the terms and conditions set forth in this document <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html?lang=en>

Érudit is a non-profit multi-institutional publishing consortium comprising the Université de Montréal, the Université Laval and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to produce and disseminate scholarly documentation. Érudit offers digital publishing services for scientific journals since 1998.

To contact the Érudit team : erudit@umontreal.ca

Madeleine Gagnon, *Antre*

Faut-il encore emprunter «la syntaxe apprise», organiser un métalangage, traquer «la métaphore logique et les images cohérentes» pour rendre compte ici de ce texte que Madeleine Gagnon a voulu écrire pour «raconter les temps et les espaces entre les riens, les lieux entre les trous, interstices d'où l'on aurait bien pu jamais revenir et n'en jamais parler»?

En vrac, alors, surgissent de «l'autre nouvelle» — entre nous-deux, entre la nuit d'hier et celle de demain, entre deux rangées de haine, deux rangées d'amour — les cris familiers, depuis si peu pourtant, les retailles qu'on ne dira jamais assez, «les mots signifiants jamais appris nulle part».

Pour dire les lieux féminins, des plus frustes à ré-inventer d'un ailleurs douloureux (et n'ai eu qu'à détruire ce que j'ai aimé me détruisant) aux tout nouveaux, découverte du «chemin du sens de cette extraordinaire métaphore corporelle que je suis».

Nous ne céderons pas, pour une fois, à la *lecto facilior* de la segmentation, à l'organisation de l'univers sémantique du texte et de ses réalisations discursives («ils remontaient ces mots de l'ordre et j'en eus la nausée volcanique... je décidai ne plus jamais travailler ces effets calmes»).

Pour écouter tout simplement le bruit du malaise ou ce petit bonheur qui ne suffit plus et sur lequel on s'interroge «ça coulait de bien-être sur mes cuisses chaudes le matin endormie et je songeais... aux traces noires sur blanc du monde compliqué que tu avais pour tâche de déchiffrer et nous serions tranquilles...»

Pour laisser parler la fatigue «cette cuisine cyclone happante... j'ai passé le balai, fait le lavage...» et laisser éclater la révolte
a l'avait dit c't'assez j'le prends pus
je veux la révolution des ménagères prolétaires ouvriers des mains à l'œuvre corps exploités et ne me tuerai pas de ne pas la voir venir à l'heure présente.

Pour entendre crier la honte des maternités non voulues

dans des cercueils de corps massifs les enfants de leur viol se convulsent orgasmes à l'envers...

des maternités que le discours de l'autre — frauduleuse fiction, forteresse de pouvoirs aveuglants — a rendu intolérables

...l'ont imaginé mère stagnante, mère trouble et noire... mères schizogènes ainsi nommées par des fils malades d'inceste... mères ogres-ses allaitées de larmes ravalées... ces enfants capotés dont elles ont disent-ils dévoré le cœur...

Pour tisser le fil encore mince et fragile d'un rapport nouveau «mes fils... je ne refuse pas l'histoire qu'ils me racontent mais, devant la mienne, inédite, ils se tiennent cois, interdits de cette parole à venir».

Pour exorciser «les fascismes à mille pattes», pour «être deux à naître et plus personne à nier».

Pour dire enfin la venue à l'écriture, la trace d'abord incertaine d'une parole de femme «elle vole, mais traîne toujours avec elle, la voix de

l'autre, l'empêcheuse, la doxa» et toujours «pas de modèles pour qui cherche ce qui ne fut jamais trouvé».

Il faudra donc déblayer la syntaxe apprise — syntaxe oasis absolue — subvertir la métaphore logique, dérégler les images cohérentes pour faire de cette parole nouvelle de femme nouvelle un écart non systématisable, la laisser glisser entre «noir et blanc... lignes et interlignes, inscriptions et marges» dans l'interstice signifiant. Et laisser couler «nos mots tombés du ventre. Notre apparent désordre. Nos paroles enfin signifiantes. Notre oasis rouge».

À lire, par toutes. Et par ceux qui ne voudront rater le dernier train «*we may never return to you OR we may try a last trip to free you*».

Julia Bettinotti
